



La statue décapitée de Kiliaen à Duffel.

Le lieutenant de Burlet a écrit, à propos de ce bombardement :

« J'ai perdu sept hommes de mon peloton, dont un sous-officier et mon infortuné ordonnance que vous avez vu près de moi dans la tranchée : un shrapnell a éclaté à deux mètres de nous, enlevant la figure de mon pauvre Tuitinier. Je me suis couvert de son cadavre de 6 heures et demie à 7 heures trois quarts, heure à laquelle, après avoir évité mille dangers, et senti tressaillir sous des éclats d'obus le corps qui me protégeait, j'ai battu en retraite. »

Le commandant Cartuyvels écrit à ce propos :

« Vers 7 heures et demie le feu cesse. Je sors de mon abri et j'entends parler allemand de l'autre côté de l'eau... Pan !... Une balle m'arrive en pleine poitrine et, miracle, dévie sur un petit canif, puis une seconde me troue le genou gauche. »

« J'avais pour instruction de rester aussi longtemps que je jugerais la chose possible. Estimant la situation intenable et voyant que nous ne faisons aucun mal à l'ennemi, je donne ordre à mon escadron de battre en retraite. Je tâche de partir, comme je puis, à trois pattes; j'entre dans un premier, puis dans un second fossé plein d'eau. J'en avais jusqu'au cou et je me trainais sur l'herbe mouillée, quand une balle me casse la cuisse droite, près de la hanche. J'étais bloqué ! Je fis le mort ; malgré cela, ces « cultivés » continuaient à tirer sur moi... Quelle retraite morale on fait lorsqu'on reste pendant douze à treize heures sous les balles ennemies ! »

« J'écrivis sur mes manchettes à ma femme, à ma mère, leur disant « adieu », et j'attendis la mort ! Les obus continuaient à faire rage au-dessus de ma tête, les balles à siffler... ; un fantassin rampait à quelques mètres de moi ; une balle lui traversa la tête : il poussa un cri rauque et rendit l'âme ; l'après-midi, je reçus une balle dum-dum ou de ricochet dans la cuisse gauche qui me fit beaucoup souffrir. »

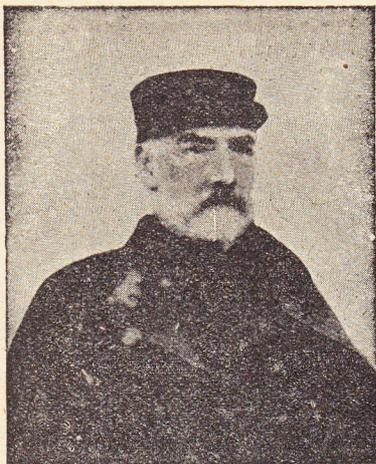
« A la nuit tombante, grâce à un petit sifflet dont je me servais pour donner des ordres je fus retrouvé par le maréchal des logis de Looz-Corswarem et le cavalier Thibaut de mon escadron ; aidés d'un civil et d'un soldat d'infanterie, nommé Ledent, je pense, ils me placèrent sur une brouette et m'amènèrent à Doel ; j'étais sauvé ! »

Sous la direction du docteur Godenne, de Looz et Thibaut ramenèrent encore plusieurs blessés : ils furent décorés. Dix-sept hommes furent tués ou disparurent ce jour-là ; sept avaient été blessés et portés à l'hôpital. Sur trois officiers deux furent grièvement blessés. Voilà pour ce qui concerne le 4^e escadron du 1^{er} régiment de lanciers, qui avait bien mérité de la patrie.

Les Allemands tentèrent ce jour-là de traverser le fleuve, mais sans y réussir. Un bataillon de grenadiers s'aventura jusqu'au village de Saint-Amand, mais dut se replier devant des forces supérieures.

La lutte ne fut pas moins vive près de Blaesveld et les mitrailleuses ennemies postées dans les maisons firent pleuvoir une grêle de balles sur notre première ligne.

6 octobre : Les gros mortiers bombardent le fort de Broechem. A 10 heures et demie du matin une partie



Le général Dossin.

du fort n'est plus qu'un monceau de ruines. A 4 heures de l'après-midi, il y a des fissures dans la plupart des voûtes et la dernière coupole s'est effondrée.

A 5 heures le fort est totalement détruit. A ce moment dix forts ou redoutes ont déjà succombé et la brèche faite dans l'enceinte extérieure atteint vingt kilomètres.

Les Allemands font des préparatifs pour traverser la Nèthe avec le gros de leur armée. L'inondation du terrain n'a pas réussi comme on l'aurait désiré.

Dans l'après-midi l'ennemi jette deux ponts sur la Nèthe entre Duffel et Lierre et cinq autres à Lierre même. Notre artillerie n'est pas à même d'empêcher ces tentatives. Les munitions commencent à faire défaut. Nos troupes, ainsi que les contingents anglais, se sont repliés sur Vremde, Bouchout, Hagenbroeck, le long de la chaussée de Lierre à Anvers.

L'ennemi franchit la rivière.

Le fort de Breendonck essuie un feu violent. Les batteries abandonnent Blaesveld et traversent le Rupel près de Hellegat et l'Escaut près de Rupelmonde.

La situation le long de l'Escaut devient de plus en plus critique. Le 13e de ligne est en position près de Schoonaarde, le 8e à Grembergen, en face de Termonde, et le 10e près de Baesrode.

L'ennemi dirige le feu de ses batteries sur Schoonaarde, Baesrode et Grembergen et se prépare à une attaque. Celle-ci se déclenche près de Schoonaarde, où l'Escaut décrit une courbe qui offre des avantages à l'ennemi, en lui permettant de prendre nos troupes de flanc.

Les carabiniers, les lanciers et l'infanterie ont reçu l'ordre d'opposer une résistance acharnée près de Berlaere, mais il essuient un feu terrible. A la pluie des shrapnells viennent s'ajouter bientôt des obus de tous calibres. Nos troupes détruisent encore deux batteries allemandes; elles voient plusieurs hommes tomber à côté de leurs pièces; le reste prend la fuite. Les survivants et d'autres soldats reviennent pour ramener les pièces en arrière, mais sans y réussir.

A Berlaere il y a de nombreux blessés dans les ambulances de campagne. Au cours de la nuit quelques Allemands ont réussi à traverser l'Escaut à la nage; à l'aide de cordes ils ont attiré à eux des radeaux chargés d'éléments ennemis et même des pièces d'artillerie; ces soldats ouvrent le feu dans le flanc de nos troupes.

Berlaere devient intenable. Une pluie de projectiles s'abat sur le village, qui est évacué. Peu après nos troupes le bombardent à leur tour. Un détachement de cavalerie vient au secours du 13e de ligne. Notre artillerie bombarde une fabrique qui bientôt prend feu et les Allemands qui s'y étaient logés s'enfuient.

Nos troupes occupent à nouveau la rive de l'Escaut à cet endroit; elles doivent s'y maintenir à tout prix pour couvrir la retraite de l'armée belge, qui a déjà commencé. A 8 heures du soir le grand quartier général juge la situation désespérée et le Roi donne l'ordre de la retraite. Le gros de l'armée doit passer sur la rive gauche

de l'Escaut. Les opérations en vue de couvrir la retraite sont confiées à la deuxième division, aux troupes de forteresse et aux contingents britanniques.

La première et la deuxième division se retirent d'abord. Le mouvement de repli commence la nuit. La première division est transportée par chemin de fer de Saint-Nicolas à Ostende, où elle est chargée d'établir une nouvelle base. On espère pouvoir se maintenir derrière le canal de Schipdonck et la Lys.

7 octobre : Dans la matinée le gros de l'armée allemande achève le passage de la Nèthe et attaque les forts de la seconde ligne. Des villages entiers situés en dehors de cette ligne se voient; les habitants fuient en masse par Anvers vers la Hollande ou traversent l'Escaut pour atteindre le pays de Waes.

Désormais il n'est plus possible de cacher plus longtemps la vérité à la population d'Anvers. Celle-ci apprend presque à l'improviste le véritable état de choses. Jusque-là les journaux avaient affirmé constamment que la situation était favorable, que les forts tenaient bon et que les Allemands avaient été repoussés.

Aussitôt, avec calme et sang-froid, chacun prit des mesures en vue d'un bombardement éventuel. On entassa dans les caves des vivres et des matelas, on y déposa des seaux d'eau afin d'éteindre au besoin les commencements d'incendie, et on y ajouta même une hache afin de pouvoir s'ouvrir une issue, en cas d'écroulement.

Toutes ces précautions avaient été indiquées par les journaux et on les jugeait suffisantes, à autant plus qu'un général on ne se souciait guère du danger imminent. Un certain nombre d'habitants avaient déjà quitté la ville pour se réfugier en Hollande ou en Angleterre, mais leur départ et leurs frayeurs avaient soulevé des rires et des sarcasmes. D'autres, après avoir mis leurs enfants en sûreté, étaient revenus pour reprendre leur place dans la ville investie.

Nombre de personnes de la bourgeoisie rendirent de grands services dans les divers organismes créés par la guerre, surtout dans les ambulances, où elles dépensèrent sans compter leur activité et leur dévouement. (1)

Tout à coup le gouverneur militaire fait savoir que le bombardement de la ville est imminent et que la population peut quitter la ville par les routes du nord et du nord-ouest.

Ainsi, sans transition, les habitants se trouvent en présence de l'éventualité la plus terrible : le bombardement; sans doute, il en a été question bien souvent déjà, mais maintenant le fait est certain, inéluctable.

Cependant aucune panique ne se produit. On fait ses préparatifs de départ après avoir dûment réfléchi. Les premiers groupes se forment, d'autres suivent et bientôt c'est un exode général. Il y avait à ce moment 500.000 personnes dans la ville.

La Croix-Rouge s'occupe du transport des blessés. La confusion augmente dans les rues... On sent que soudain la fin de la forteresse approche, cette forteresse que l'on croyait imprenable.

Malgré tout, bien peu des gens se font une idée exacte de la situation et on s'imagine généralement que les Anglais vont continuer à défendre la place.

De nombreux blessés, obligés de se sauver par leurs propres moyens, se dirigent en clopinant vers quelque gare, appuyés sur un bâton ou sur deux balais qui leur servent de béquilles.

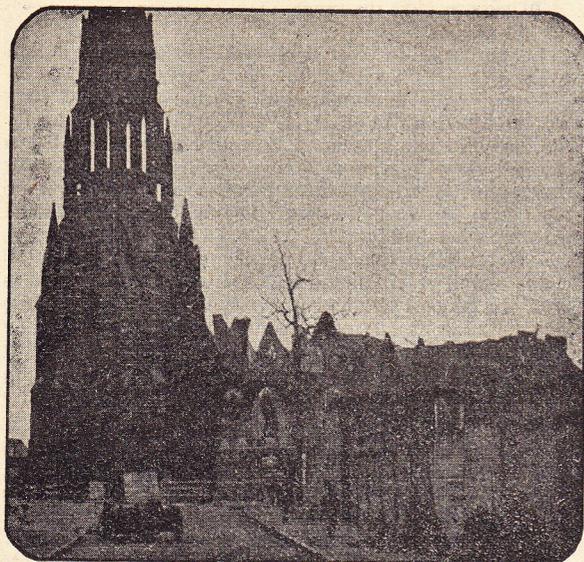
Les derniers trains partent plus que bondés; des bateaux, noirs de monde jusque sur le pont, parce que l'on y est déjà entassé dans les cales; des chaloupes, des allèges, des yachts descendent le fleuve. Et des milliers et des milliers de personnes entreprennent la route à pied vers Bergen-op-Zoom, Putte, Rosendaal, ou d'autres localités de la Hollande.

Partout chez nos voisins du nord c'est un formidable afflux de réfugiés. (2)

Près du pont de Burght la cinquième division attend que son tour soit venu de traverser l'Escaut. On entend

(1) Nous retraçons plus loin les épisodes concernant le siège et le bombardement d'Anvers. Ici il s'agit seulement de donner un aperçu général des faits.

(2) Voir plus loin : Les scènes du grand exode.



L'église de Duffel.

le canon de toutes parts, mais surtout dans la direction de Termonde, qui constitue à présent le point le plus dangereux, car de ce côté l'ennemi peut entraver la retraite de l'armée.

La troisième division utilise le pont d'Hemixem. Le gouvernement est parti pour Ostende depuis le 1er octobre. Le Roi se rend maintenant — le 7 octobre — à Saint-Nicolas.

La sixième et la quatrième division contiennent les Allemands le long de l'Escaut, de Baesrode jusqu'à Termonde. La deuxième division reste encore à Anvers.

Le 8e de ligne posté près de Termonde est le premier régiment qui reçoit l'ordre de se retirer de la rive gauche. Il était exposé au danger d'être encerclé par les Allemands qui avaient forcé le fleuve à droite près de Schoonaarde et à gauche près de Baesrode. Les communications avec Anvers sont coupées. On a évacué le plus de matériel possible par le pont de Tamise et la ligne Puers-Saint-Nicolas, mais vers le soir on est obligé de faire sauter ce pont et les troupes se replient sur Lokeren.

Le 8e de ligne devra donc abandonner Grembergen, après y avoir résisté vaillamment. De l'autre côté du fleuve, se dressent les ruines tragiques de Termonde. L'ennemi s'est installé dans la ville martyre sur laquelle il a exercé sa barbarie depuis le commencement du mois de septembre, mais où notre armée ne lui a pas épargné ses coups. Quant aux Allemands ils n'ont aucune raison de se glorifier de leur altitude, de leurs actes et de leurs procédés à cet endroit.

Les troupes épuisées du 8e s'abandonnent au sommeil aussitôt qu'elles ont trouvé une place favorable. Depuis des semaines elles n'ont plus goûté un repos réparateur.

Et le 8me, qui a été à Namur, connaît déjà toutes les affaires de la retraite.

Pendant que les hommes dorment d'un profond sommeil des ordres se transmettent à voix étouffée. C'est la retraite mystérieuse qui commence. On secoue les dormeurs.

« Rassemblement »

« Pourquoi ? »

« Il paraît que nous partons... »

« Est-ce qu'il y a du danger ? »

« Qui sait ? Rassemblement sur place ! »

Tels sont les ordres et les hommes se réunissent comme des fantômes dans la nuit; plusieurs d'entre eux sont encore assoupis et presque fâchés d'avoir été troublés dans leur sommeil. Instinctivement ils songent à Namur, au calvaire que fut leur fuite vers la France, aux dangers qui les guettent de tous côtés.

Rassemblement et départ !

L'abandon des positions se fait en grand silence. A l'endroit où se trouvaient les sentinelles on place des bonshommes de paille. Les postes se renuent à Grembergen, que les troupes quittent également dans le plus grand secret. On entoure de paille les fers des chevaux et les roues des fourgons, et il est défendu de fumer et de parler. Les hommes souffrent de la faim. On marche dans la direction du nord afin de se retirer ensuite sur Lokeren.

Bientôt des messagers viennent annoncer que cette ville est sur le point d'être occupée par l'ennemi, qu'elle l'est peut-être déjà et qu'il faut donc appuyer davantage vers le nord et chercher une position de couverture derrière la Durme, la petite rivière du pays de Waes.

Les troupes atteignent Waesmunster. Des réfugiés emmenant des chariots, des charrettes et toutes sortes de véhicules barraient la route et pour traverser le pont il fallait presque user de violence.

Des détachements du 10e de ligne arrivaient par tous les sentiers et les chemins de traverse. Ces troupes venaient de Baesrode et se repliaient, elles aussi, pour ne pas être cernées.

Le 13e de ligne, venant de Schoonaarde et couvert par la sixième division, va tenter d'atteindre le canal de Terneuzen par Beirvelde.

Lokeren ne peut donc plus tarder à tomber aux mains de l'ennemi.

Aussi le 8e et des détachements du 10e franchissent la Durme en toute hâte près de Waesmunster.

Des officiers annoncent que le pont doit être détruit. A cette nouvelle des cris de protestation et de colère s'élèvent parmi la foule des fugitifs, puis un concert unanime de plaintes et de lamentations, d'imprécations et de clameurs, accompagné d'une bousculade effroyable. Les officiers, émus par ces scènes de désespoir, finissent par accorder un délai.

Alors une formidable poussée se produit dans les rangs de tous ces malheureux qui veulent à tout prix atteindre l'étroit passage.

C'est une lutte du plus fort contre le plus faible; des enfants tombent à l'eau, on crie, on se dispute, des familles sont séparées, des paquets éclatent et leur contenu se répand sur le sol. Le tumulte est à son comble, chacun veut se sauver, se mettre en dehors de l'atteinte de l'ennemi redouté.

On songe à Aerschot, à Louvain, à Sempst et Epeghem, à Lebbeke et à Termonde !

Hélas ! l'angoisse de ces pauvres gens n'est que trop justifiée. Mais lorsque le quart d'heure est passé il reste encore bien des fugitifs sur la rive sud. Le génie cependant ne peut attendre plus longtemps et le pont est détruit.

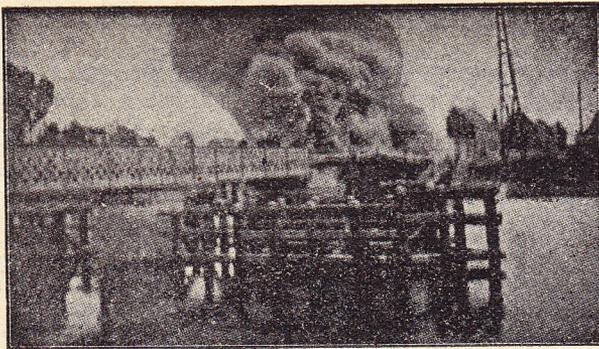
Les bateaux doivent également rester sur l'autre rive : l'intérêt de l'armée prime tous les autres. Dans leur désespoir des gens se jettent à l'eau, traversent la rivière à la nage ou s'accrochent à des perches tenues par les soldats. Qui décrira ces scènes lugubres ?

Les troupes achètent tout ce qu'elles peuvent trouver dans les boutiques de Waesmunster. Malgré leur fatigue, elles reçoivent l'ordre de construire des ouvrages de défense le long de la Durme.

Après quelques heures de travail un nouvel ordre arrive : il faut poursuivre le mouvement de retraite. L'ennemi vient d'occuper la ville de Lokeren et la résistance, le long de la Durme, ne peut plus être d'aucune utilité.

Les hommes épuisés se remettent en route. La nuit tombe et ils ont le cœur étroit par l'angoisse et l'incertitude.

A chaque instant on craint une attaque de l'ennemi. Un grand nombre de soldats sont tellement exténués qu'à la moindre halte ils se laissent tomber et s'endorment. Quelques-uns se débarrassent de leur fusil, de leur bêche, de leur havresac et marchent à moitié assoupis; d'autres tombent en syncope, on les relève, on les dépose pour quelques moments sur un véhicule jusqu'à ce qu'ils devront faire place à d'autres victimes. Et c'est ainsi que cette partie de l'armée remonte de son côté vers le nord, afin d'y suivre l'étroit couloir qui res-



Le pont de Schoonaarde.

te ouvert entre la frontière hollandaise et l'ennemi qui avance du sud le long de l'Escaut et menace dans le flanc l'armée en retraite.

Des conducteurs dorment assis sur leurs chevaux, des artilleurs sur leurs caissons, des soldats s'arrêtent pour dormir dans un champ, dans un fossé et se réveillent pour se joindre à d'autres détachements ou se retirent en Hollande où on les désarme à la frontière. (1)

Et toutes les routes fourmillent de réfugiés, de populations de villages entiers, riches et pauvres, jeunes et vieux, de vieillards et de malades provenant des établissements de bienfaisance.

Ainsi, avant le bombardement d'Anvers on avait évacué les aliénés de l'important hospice de Mortsel vers l'établissement de Selzaete. Ici ce fut un défilé lamentable de pauvres gens doublement malheureux. Ils furent recueillis charitablement à Selzaete, dans l'hospice situé près du canal. (2)

Pendant que le gros de l'armée battait en retraite, les troupes de forteresse restaient à leur poste, sans connaître la situation exacte. Elles recevaient les nouvelles les plus contradictoires, surtout de la part des réfugiés qui passaient dans un défilé ininterrompu. Les postes étaient toujours aux endroits qui leur avaient été assignés et près de Haesdonck notamment on pouvait voir des groupes de soldats occupés à mettre le feu à une ferme afin d'élargir le champ de tir.

Dans l'après-midi les bâtiments de l'Etat à Anvers étaient fermés, ainsi que la plupart des hôtels et des magasins.

Le bombardement commença quelques minutes avant minuit, causant aussitôt des dégâts considérables, comme nous aurons l'occasion de le voir dans une description plus détaillée. La population se réfugia dans les caves.

8 octobre : L'exode général d'Anvers continue. Des milliers d'habitants de la ville et des villages environnants se pressent sur les quais. Un défilé interminable encombre les routes de Wilmarsdonck-Ossendrecht, de Merxem-Cappellen-Putte, de Brasschaet-Esschen-Roosendaal.

(1) Voir plus loin : « L'internement en Hollande. »

(2) Après l'occupation d'Anvers par les Allemands les aliénés furent ramenés à Mortsel. Ils furent transportés par un bateau du service provincial de la « Westerschelde » de Flessingue qui fit le trajet de Terneuzen à Anvers. A la hauteur du fort Sainte-Marie des Allemands vinrent à bord. « Je m'en vais leur faire prendre la position réglementaire », déclara l'un des aliénés au conducteur de D... Ce pensionnaire était un violoniste. Tout à coup il se mit à jouer la « Wacht am Rhein ». Les soldats prirent une attitude respectueuse. Mais après la première ligne de l'hymne allemand le musicien changea de mélodie et joua un air national belge. Les Allemands qui n'avaient pas remarqué tout d'abord cette brusque transition se tenaient donc dans la position militaire lorsque les strophes de l'hymne belge retentirent sur les rives de l'Escaut. On finit par imposer silence au brave violoniste qui, malgré le trouble de sa raison, n'avait pas perdu tout esprit d'à-propos et qui fut enchanté d'avoir pu montrer son savoir-faire aux dépens des Allemands.

de Brasschaef-Wuestwezel-Breda, etc.; d'autres se dirigent vers le pays de Waes. (Voir plus loin les scènes du grand exode).

Le 4e corps de réserve et la 27e brigade de la landwehr occupent les positions en face des forts 1 à 6.

Une brigade d'infanterie de marine se trouve en seconde ligne. Entre la Dyle et l'Escaut, devant les forts de Breendonck, Liezele et Bornhem il y a une brigade d'artillerie de marine et la 4e division d'Ersatz. Les forts intérieurs sont bombardés. Des pièces en position près de Lierre et sur le Vosberg entre Waerloos et Waelhem continuent à bombarder la ville.

Les forts intérieurs du côté sud répondent. Dans l'après-midi le commandant supérieur anglais fait savoir au général Deguise que toute résistance est désormais inutile et que les troupes britanniques vont évacuer la place fortifiée. A 5 heures de l'après-midi on décide que la 2e division rejoindra l'armée de campagne, tandis que le général Deguise ira s'installer au fort Sainte-Marie.

Les forts de la partie nord de l'enceinte n'ont pas encore été attaqués, mais ils ne sauraient plus être d'aucun secours. Leurs garnisons doivent faire leur choix entre ces deux éventualités : l'internement en Hollande, ou la prison en Allemagne.

La 2e division et la brigade de marine anglaise traversent l'Escaut près de Burght et du Steen.

Le 1er bataillon du 10e couvre la retraite de la 6e division près du bois de Zele, mais il semble qu'on l'a lui-même oublié, tandis que les Allemands sont en marche sur Lokeren et qu'ils ont déjà occupé le village de Zele. Le major Deisser bat en retraite. Le 11e et le 12e de ligne ainsi que le 1er chasseurs se replient sur Wondelgem, pendant que le 4e chasseurs et les grenadiers arrêtent l'ennemi près de Loochristy. Les troupes en retraite sont toujours menacées d'être coupées et cernées à cet endroit, d'autant plus que l'ennemi s'est emparé également de la ville d'Alost, d'où il marche sur Gand.

Il faut que les Allemands soient arrêtés à tout prix près de Quatrecht et de Melle. Cette tâche est confiée aux volontaires belges, à la cavalerie et à la brigade de fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h soutenus par la 4e brigade mixte (7e, 8e et 9e batteries).

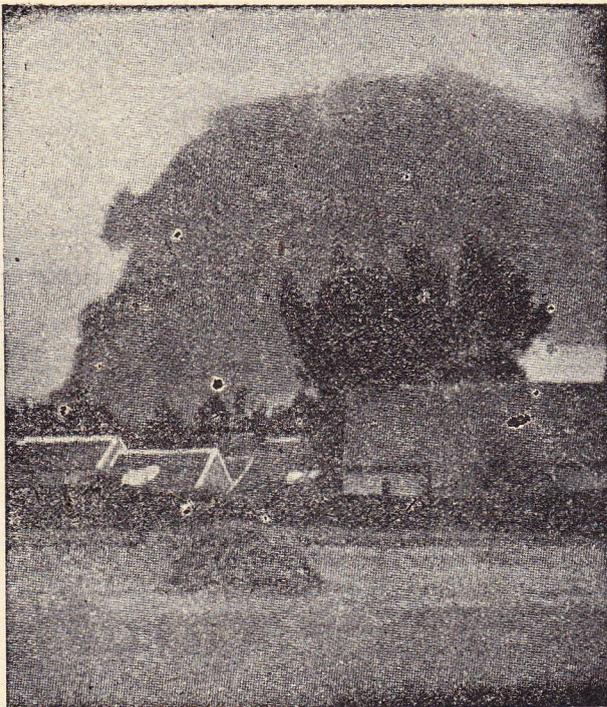
La brigade de fusiliers-marins français (2 régiments et 3 bataillons, et une compagnie de mitrailleurs) avait quitté Saint-Denis et Epinay-Ville-Taneuse pour se rendre à Dunkerque. Sept trains avaient été mis à sa disposition.

Elle avait été formée au mois d'août 1914 avec des troupes des dépôts de Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon. Le 22 août Ronarc'h prit le commandement de la brigade. Le 1er régiment était placé sous les ordres du capitaine Delage et le 2e sous le capitaine Varney. La brigade fut envoyée d'abord dans le camp retranché de Paris. Elle était chargée de faire des patrouilles de police dans la capitale et reçut en outre une instruction sommaire. Il y avait parmi ces braves beaucoup de jeunes gens de moins de dix-sept ans. Les Parisiens qui les avaient salués d'abord avec enthousiasme changèrent ensuite d'attitude et les désignèrent sous le nom un peu méprisant de « demoiselles de la marine ». Aussi les matelots désiraient-ils vivement d'être envoyés au front, car beaucoup avaient honte de devoir se promener dans les rues de Paris.

La brigade fut répartie dans les différents secteurs du camp retranché. A ce moment les Allemands approchaient et menaçaient Paris. Mais la bataille de la Marne écarta le danger et les marins, au lieu d'entrer en contact avec l'ennemi, durent, pendant tout le mois de septembre, exécuter des manœuvres et faire des services de patrouilles et de surveillance.

Du 20 au 24 septembre on changea leur uniforme ; la blouse et le col marin furent remplacés par la tenue de l'infanterie ; une telle métamorphose n'était guère du goût de ces braves, si fiers de porter les insignes de la marine française.

« C'est rigolo de voir Jean Gouin en capote (Jean Gouin est le surnom des marins) », écrivait l'un d'eux dans son



L'incendie de Schoonaarde.

journal de guerre. D'autres exprimaient une opinion analogue.

Soudain la bonne nouvelle du départ arriva et le 7 octobre on s'embarqua dans les trains. Pendant le trajet les fusiliers aperçurent les ravages terribles produits par la guerre, les ponts de l'Oise détruits, les maisons incendiées de Creil, les fermes démolies par les obus.

Il était 11 heures du soir lorsque le premier train entra en gare de Dunkerque. D'après le plan primitif les marins devaient débarquer dans cette ville et s'y exercer en vue de la lutte prochaine.

Mais un contre-ordre arriva et chacun dut rester dans le train pour continuer le voyage.

« Nous allons donc en Belgique ! » conclurent les marins, joyeusement.

On changea de locomotive et le train, après avoir franchi la frontière, s'arrêta au premier village belge, à Adinkerke.

Les habitants accoururent de toutes parts et dans leur joie de voir les troupes françaises qui venaient au secours des Belges, les acclamèrent frénétiquement. Aux cris de « Vive la France ! » les marins répondirent en criant : « Vive la Belgique ! Vive le Roi Albert ! »

Les mêmes scènes attendrissantes se répétèrent pendant le reste du trajet, jusqu'à Gand. A chaque gare, notamment à Furnes et à Dixmude, où peu après les fusiliers allaient lutter avec un héroïsme admirable, se pressait une foule émue et enthousiaste. On donnait aux Français de la bière, du pain, de la viande, du fromage, du tabac, des cigarettes, des cigares, des fruits, tout ce qui pouvait leur être utile ou seulement agréable.

A Thourout le train des fusiliers marins croisa un train chargé de recrues belges, qui venaient de Lierre, après avoir été occupées aux travaux de défense d'Anvers et qui étaient dirigées vers un camp français.

Les soldats des deux nations alliées se saluèrent par de longues acclamations.

A ce moment on se proposait d'envoyer la brigade à Anvers pour secourir la forteresse qui était sur le point de succomber, mais on ignorait encore que dès lors toute résistance était superflue.

A Gand, l'amiral Ronarc'h rencontra le général Pau qui servait d'agent supérieur de liaison entre les armées alliées. Il annonça que l'armée belge se repliait et que le sort d'Anvers était décidé. La cavalerie belge cou-

vrait le mouvement de retraite au sud de Lokeren. La brigade française devait prêter son concours à cette importante opération, de concert avec les volontaires belges et les troupes anglaises attendues.

Il s'agit donc d'arrêter l'ennemi en face de Ganu. La garnison du chef-lieu de la Flandre Orientale, commandée par le général Clooten, se compose de huit escadrons de cavalerie, d'une brigade mixte, d'une brigade de volontaires et de deux régiments de ligne. La 7^e division anglaise est en route vers Gand. Il faut rassembler toutes les forces disponibles et accorder deux jours à l'armée belge, pour lui permettre de couvrir sa retraite.

Les deux derniers trains de fusiliers-marins arrivent pendant la nuit. La population les accueille avec une extrême cordialité. La brigade est ensuite dirigée vers Melle.

« Nous traversons des champs de bégonias superbes dans lesquels nous allons peut-être mourir », écrit un autre de ces vaillants marins.

Mourir parmi les fleurs..., c'est là, en effet, pour des enfants de la mer, un sort étrange.

Nous décrivons plus loin le combat de Melle ; pour le moment il nous suffira de noter que les marins français ainsi que nos troupes et les Anglais accomplirent la mission qui leur était assignée et empêchèrent l'ennemi d'exécuter sa manœuvre d'enveloppement.

Le 8 octobre les grenadiers se dégagent de l'étreinte de l'ennemi, près de Zele, et se replient sur Gand. Le 4^e chasseurs marche sur Saffelaere.

La 2^e division quitte Anvers dans les conditions indiquées plus haut. Les troupes y sont incapables d'arrêter plus longtemps l'avance de l'ennemi. Les convois se trouvent déjà sur l'autre rive.

De violents incendies ravagent la ville. Les autorités civiles sont réunies à l'hôtel de ville et restent à leur poste. Dans les faubourgs on voit circuler des gens de mauvaise mine, avides de pillage. Il en est de même en amont de l'Escaut, où de sinistres gredins s'approprient à exercer leur rapacité dans les villages abandonnés.

On anéantit de grandes quantités d'approvisionnements. Des navires chargés de toutes sortes de vivres et de matériel sont coulés, des autos sont précipités dans le fleuve, des navires allemands détruits.

Les quais sont jonchés de pièces d'équipement, de fusils, de sacs et même de munitions.

Le passage de l'Escaut près du Steen est vraiment tragique. Des civils se glissent dans les rangs des soldats. Des flammes gigantesques provenant des tanks à pétrole s'élevaient au-dessus de l'Escaut. Le spectacle d'Anvers, vu du pays de Waes, est effrayant. Le ciel n'est qu'un immense brasier et de formidables explosions se succèdent sans interruption.

A la Tête de Flandre on essaie de mettre un peu d'ordre parmi les troupes, puis la deuxième division entreprend à son tour sa retraite lamentable à travers le pays de Waes, le long de la frontière hollandaise.

9 octobre : Les dernières troupes franchissent l'Escaut et on fait sauter les ponts. Les autorités civiles se réunissent à l'hôtel de ville. Des incendies font rage sur divers points. L'administration communale qui a voté une motion affirmant que la population est prête à faire tous les sacrifices nécessaires dans l'intérêt de la forteresse et du pays, veut avoir des renseignements relatifs aux intentions du commandement de l'armée. L'autorité militaire n'a pas donné d'instructions, ni fait connaître les décisions prises par elle. Les bureaux de l'état-major sont abandonnés. Il n'y a plus de troupes sur la rive droite, sinon dans les forts du nord, mais ces troupes sont incapables d'empêcher les mouvements de l'ennemi.

Et pendant ce temps, le bombardement continue et menace de détruire Anvers de fond en comble, sans aucun avantage pour le pays.

Les autorités délibèrent et décident d'envoyer une délégation au général von Beseler. Le bourgmestre De Vos, Louis Franck et Rijckmans, respectivement président et vice-président de la Commission intercommunale instituée récemment, et le consul-général d'Espagne, M. Francisco Yebra y Saiz, se chargent de cette mission et affrontent les dangers du bombardement et



Les riverains du Pays de Waes regardant avec angoisse l'incendie d'Anvers.

de la traversée des premières lignes allemandes. Précédés d'agents porteurs du drapeau blanc, les délégués se dirigent par la Pépinière vers la Porte du Kiel, où ils rencontrent les avant-postes allemands. On bande les yeux aux parlementaires, et on les conduit au grand quartier général allemand, installé à Thildonck.

Le général von Beseler se montre d'abord plein de défiance et demande pourquoi on ne lui envoie pas un général. Il envoie des parlementaires à Anvers et propose d'attendre leur arrivée à Contich, parce que ce village est plus rapproché. Il fait suspendre le bombardement d'Anvers.

Les parlementaires reviennent et déclarent n'avoir pas rencontré d'officiers dans la ville. La Convention de Contich, réglant la capitulation d'Anvers, est rédigée. (1) La Convention stipule notamment que tous les forts doivent se rendre avant midi.

La délégation rentre à Anvers. Pendant la nuit M. Franck, affrontant toutes sortes de dangers, se rend au fort de Schooten pour y exposer les événements. De cette façon les commandants des forts ont l'occasion de détruire encore leurs ouvrages et de permettre à la garnison de se retirer.

Ce même soir, le général Deguise envoie un officier à Anvers afin de régler la capitulation, mais celui-ci n'arrive pas à se mettre en communication avec l'autre rive. Le lendemain matin le général Deguise confirme la Convention de Contich.

Ce 9 octobre, la retraite se poursuit à travers le pays de Waes. Les Allemands bombardent Moerbeke. Un train y est exposé également au feu de leur artillerie, ce qui provoque une courte panique. Quelques détachements se retirent en Hollande, et ainsi commence l'internement, auquel nous consacrerons une description détaillée. Les troupes de forteresse, qui sont encore toujours à leur poste, doivent suivre le même chemin, de sorte que 30.000 soldats belges et 2.000 Anglais sont désarmés en Hollande et concentrés dans des camps.

Pendant la nuit, le gros de l'armée a franchi le canal de Terneuzen. Mais la retraite devra se poursuivre, car à cet endroit la jonction avec les Alliés est impossible.

La 7e division anglaise, qui doit aider à contenir l'ennemi près de Melle, arrive à Gand.

La bataille près de Melle commence le 9 octobre, dans l'après-midi. La lutte continue pendant toute la journée et la nuit suivante.

(1) Nous raconterons cet épisode plus en détail, d'après un rapport que M. Franck a bien voulu nous communiquer.

10 octobre : Entrée des Allemands à Anvers. Les troupes marchent à travers la ville déserte, où ne sont restés que de rares habitants. Le général Deguise se rend et est transporté en Allemagne.

Le Roi est arrivé à Selzaete le 8 octobre; le 9 octobre, il est à Eecloo, où il passe la nuit; le 10 octobre, il part vers Bruges et Ostende où la Reine le suit.

Des troupes de forteresse se retirent en Hollande. La 7e division anglaise prend position à Melle aux côtés des Belges et des Français. Combats près de Gontrode.

Nous voici parvenus à la fin de notre aperçu général du siège d'Anvers. Nous pouvons maintenant en relater séparément et avec plus de détails les divers épisodes, avant de suivre notre armée vers le sanglant et glorieux Yser. Il nous faudra également décrire les événements qui se sont déroulés en France après la bataille de la Marne, car le moment approche où les Belges, après avoir lutté presque seuls contre des forces ennemies très supérieures, vont prendre leur place dans le front gigantesque des nations, qui ont engagé la lutte contre l'ambition criminelle de l'Allemagne.

LES OPÉRATIONS AUTOUR DE WAVRE-SAINTE-CATHERINE

Le 28 septembre, nos 1re et 2e divisions se trouvent dans le troisième secteur, Waelhem-Lierre; la 3e et la 6e division occupent le quatrième secteur, Waelhem-Escaut; la 4e division est en position aux environs de Termonde-Schoonaarde, tandis que la 5e division forme la réserve générale.

Une belle journée d'automne se dégage des brumes du matin. La puissante tour de la cathédrale de Malines domine le joli paysage, comme aux jours heureux où les habitants de la contrée d'entre la Nethe et la Dyle se livraient paisiblement à la culture des légumes, destinés au marché renommé de la ville de Saint-Rombaut, et où les briqueteries ressemblaient à de vastes ruches bourdonnantes.

Mais en arrière de Malines deux « saucisses » ennemies, deux ballons captifs surveillent les alentours comme des espions menaçants. Des taubes tournoient dans le ciel moutonné et toute cette agitation aérienne ne paraît pas de bon augure.

Dans les villages beaucoup de gens étaient restés, ignorant l'orage qui allait se déchaîner brusquement.

L'ennemi s'était établi dans les communes du côté opposé, jusqu'au-delà de Lierre, et il y avait déployé une grande activité.

Le sous-lieutenant Henroz, commandant de la 1re compagnie, 1er bataillon du 2e régiment de carabiniers, dont nous suivons partiellement le récit (1), se trouvait avec ses hommes dans la tranchée de l'intervalle situé entre la redoute de Dorpveld et de Wavre-Sainte-Catherine.

Devant les troupes se trouve la route de Malines à Wavre-Sainte-Catherine; derrière eux la voie ferrée Malines-Duffel-Contich-Casernes-Anvers, qui est coupée par la grand'route Malines-Duffel, à laquelle un fortin est adossé. A leur gauche, au-delà de Borsbeek, veille le fort de Koningshoyck. Une autre route conduit de Wavre à Duffel. Telle est la contrée qui s'étend devant la Nethe.

Vers 11 heures du matin, le 28 septembre, les soldats entendent un sifflement, puis une formidable explosion. A 150 mètres en avant du fort de Wavre-Sainte-Catherine s'élève une colonne de fumée d'au moins 20 mètres de haut.

« C'est un 420 millimètres qui vient d'éclater. Exactement onze minutes après, un second obus, avec le même fracas, tombe à 50 mètres des glacis du fort. Tout le monde est sur pied, tous les yeux fixent le fort avec angoisse; le troisième obus ne se fait pas attendre : onze minutes après, il vient s'écraser en plein sur le fort...

« Pauvre Catherine ! » disent les hommes. Malgré ses blessures, Catherine continue à cracher sa mitraille. Le feu des 420 se succède à intervalles de onze à douze minutes, durant toute la matinée; dans l'après-midi, il de-

(1) « Récits de combattants. »



Le général Wielemans.

vient plus intense, les obus arrivent alors par salves de deux. Beaucoup manquent leur but, heureusement pour le fort. Cependant sa résistance est sérieusement compromise. Les bétonnements, les cuirassements n'ont du reste été calculés qu'en vue du bombardement par des pièces de 21 centimètres au maximum. Ainsi voit-on souvent sortir, des souterrains de l'ouvrage, cinq ou six artilleurs, qui, rapidement, entre deux rafales, grimpent sur le fort et en toute hâte comblent, au moyen de sacs de terre, les excavations produites par les projectiles, puis filent à toutes jambes à l'approche des bolides. Certains même, bravant ces mastodontes de métal, continuent le travail; ces vaillants donnent aux soldats de la tranchée un bel exemple d'héroïsme; nous les regardons émerveillés, nous sentons notre courage grandir. Le bombardement cesse à 16 heures et demie exactement. La masse de béton du fort est fissurée, les couloirs bouchés par l'odeur écœurante des gaz de trotyl. Aucune victime de part ou d'autre. Le fort de Wavre-Sainte-Catherine a reçu le baptême du feu.

La nuit est calme, mais à la pointe du jour le bombardement recommence; bientôt, les grosses marmites tombent dru sur le fort. Parfois une de ces masses, mal dirigée, éclate dans l'intervalle. C'est un véritable tremblement de terre, le sol oscille, on croirait que la terre va s'entr'ouvrir et nous engloutir.

Bientôt le feu redouble d'intensité. A certains moments, le fort est canonné à la vitesse de 20 à 25 coups par minute avec obus de tous calibres. Le fracas est assourdissant, on s'entend à peine parler.

Chacun craint pour le fort et chaque fois qu'un obus est « but », les hommes murmurent : « Pauvre Catherine ».

Vers 10 heures, le tir à shrapnells contre les intervalles commence.

Ordre m'est donné par le commandant Havenith d'occuper avec une section la tranchée de combat; le restant de ma troupe s'établit dans la tranchée-abri, située à 50 mètres derrière.

Pendant ce changement, une volée de shrapnells s'abat sur le boyau de communication : quatre blessés très légèrement, dont le sergent Claudot, volontaire de guerre, qu'il faut évacuer. Ensuite, c'est au tour du village de Wavre-Sainte-Catherine d'« encaisser ».

Plusieurs salves y font assez bien de victimes, dont plusieurs civils. C'est la panique; les gens affolés, terrifiés, se sauvent emportant quelques objets hâtivement rassemblés; les femmes en pleurs entraînent leurs bambins qui, ne sachant quoi, poussent des cris déchirants. A la nuit tombante, plusieurs maisons sont en flammes. Nous assistons impuissants à ce lamentable tableau, furioux de ne pouvoir venger ces malheureux.

De tous côtés, le canon gronde, l'air saturé de fumée est âcre, l'odeur de la poudre nous prend à la gorge.

Enfin, peu à peu, tout rentre dans le calme, les sentinelles gagnent leur poste, au-delà du réseau des fils de fer barbelés. Jusqu'ici la cuisine s'est faite dans la tranchée, à côté d'un abri pour mitrailleuse; pendant le bombardement, un obus malencontreux plonge dans la douche, où cuit la soupe, projetant de toutes parts potage et viande; toutes les communications avec l'arrière étant coupées, le ravitaillement est impossible. Je recommande aux soldats de ménager les vivres qu'ils ont encore et de conserver à tout prix leur ration de réserve.

Les hommes, toujours calmes, oubliant déjà le danger qu'ils ont couru pendant la journée, ne protestent point; ils se rendent bravement à leur poste d'observation, pendant que leurs camarades vont prendre un peu de repos. La nuit se passe sans incident.

Le mercredi 30 septembre, la compagnie occupe toujours la même position. A peine le soleil est-il levé, que le bombardement des forts, de l'intervalle et de la redoute reprend de plus belle. Je reçois un renfort, une compagnie du 6e de ligne qui vient occuper la tranchée-abri.

Plus de 300 hommes grouillent dans ce trou. Je prévois un 42 sur cette tranchée ! Quel carnage ! Je tremble pour mes hommes en songeant au danger qu'ils courent. Mais eux n'y pensent pas; heureux du renfort inattendu, ils ne songent plus qu'à la victoire.

Les obus de tous calibres pleuvent de toutes parts, les obus-mines éclatent avec un fracas épouvantable.

Les coups se précisent et atteignent notre parapet. La tranchée oscille, va-t-elle s'écrouler ? Les éclats d'obus tombent à nos pieds. Tout à coup, un obus tape sur la tranchée. La fumée dissipée, on s'aperçoit avec consternation que plusieurs hommes sont ensevelis sous les décombres ! On les entend crier. Au premier moment, personne ne bouge, nous sommes cloués au sol par la stupeur et l'effroi. Enfin, plusieurs volent au secours de leurs camarades, je m'approche et vois avec horreur le pauvre Vander Stappen, complètement décapité. La tête, intacte, gît à ses pieds; trois autres, dont le sergent Dooms, sont grièvement blessés. Les obus arrivent par rafales, c'est épouvantable !

Les hommes atterrés se sont couchés, leur couverture sur la tête pour se protéger des éclats et pour ne rien voir.

A côté de moi, un soldat sort d'un calepin le portrait de sa femme et de ses enfants, ils sont trois groupés autour de leur mère. Pendant cet infernal bombardement, ce pauvre homme, voyant la mort si proche, aime à revoir les siens; les larmes aux yeux, il secoue tristement la tête. Je m'assieds à ses côtés et, après quelques bonnes paroles, je parviens à lui faire reprendre courage.

Soudain il se lève, et tendant son poing vers l'ennemi, leur crie : « Arrivez donc, sales Boches, nous allons voir si vous êtes aussi forts à la baïonnette qu'avec vos 42 ».

A peine a-t-il lancé les derniers mots de son apostrophe qu'une explosion plus formidable que les autres nous fait sursauter.

La poudrière du fort vient de sauter.

« Pauvre Catherine ! »

Les soldats qui se trouvaient dans la tranchée ne pouvaient pas savoir à ce moment quels ravages épouvantables les mortiers avaient causés dans le fort.

La garnison y avait passé déjà deux journées terribles, jamais elle ne s'était imaginé un pareil bombardement. Le fort était secoué comme un frêle esquif au milieu de la tempête. Les murailles tremblaient et le sol se déplaçait. Puis des blocs de béton venaient s'abattre avec fracas. Des exhalaisons de gaz et de poudre se répandirent à travers les galeries. Les coupoles cédèrent, la moitié des canons fut mis hors d'usage, puis le magasin des poudres sauta avec un bruit formidable. Les flammes s'élevèrent, des pierres, du béton, des pièces d'acier furent projetées en l'air.

Des hommes avaient subitement disparu, entraînés dans ce brasier infernal; d'autres agonisaient, atteints d'horribles brûlures.



Canon autrichien de 30.5 cm.

Et tout autour du fort l'ouragan de fer et de feu hurle toujours.

« Notre artillerie placée dans les intervalles, bien que soumise, elle aussi, à un bombardement violent, riposte avec vaillance, écrit le sous-lieutenant Henroz. Nos hommes en sont encouragés; ils se sentent soutenus.

Il est exactement 11 h. 45. Une estafette tout essoufflée me tend d'une main tremblante un pli fermé; c'est un ordre du commandant de la position fortifiée d'Anvers.

« Malgré le bombardement, et si terrible qu'il soit, il faut résister à outrance, jusqu'à la mort ! »

On résistera.

Je congédie l'estafette, un garçon de dix-huit ans, qui, sans se soucier des obus et des shrapnells, s'encourt vers son poste.

Les Allemands bombardent toujours avec acharnement la redoute de Dorpveld. Un 42 s'abat sur une maison située près du fort. Il n'en reste que des débris; ces briques retombent jusque dans notre tranchée. Enfin les heures passent, la journée s'écoule tout doucement. Dans la soirée, la canonnade diminue d'intensité, les soldats en profitent aussitôt pour se promener et se degourdir les membres.

Ils sont gais, contents de se revoir, heureux d'avoir échappé à la mort; et c'est toujours pleins d'espoir qu'ils attendent l'arrivée des Boches.

Résultats de la journée : un tué, cinq blessés. Les petits postes placés, chacun veille, personne ne veut se reposer. On croit à une attaque de nuit et tout le monde désire être là, pour donner le premier coup de feu, pour recevoir dignement l'ennemi.

Contre toute attente, la nuit se passe sans incident, à part quelques patrouilles aperçues aux environs du village.

On arrive ainsi au jeudi 1er octobre.

Le bombardement, tant dans les intervalles que sur les positions arrière, recommence plus effroyable encore que les jours précédents; les Boches nous inondent de projectiles de tous calibres. Tout le monde reste inébranlable sous les averse de mitraille. Les batteries ripostent toujours. Seuls les forts se taisent, ils sont complètement détruits. Le bombardement se poursuit avec la dernière violence, comme si l'ennemi voulait nous écraser par les seuls effets de son artillerie lourde, contre laquelle il nous sait impuissants. Le vacarme est indescriptible.

En moins de vingt minutes je compte trois tués et une dizaine de blessés. Ma tranchée menace ruine; à tout

prix, il faut la réparer; sur ma demande, quelques volontaires se présentent et malgré le bombardement travaillent avec ardeur. Les pertes sont grandes, mais nul ne songe à lâcher pied. L'ordre est venu de résister à outrance, de tenir malgré tout, nous obéirons, nous sommes résolus à mourir sur place. Les obus pleuvent toujours sans discontinuer.

A Wavre-Sainte-Catherine village, les ravages sont terribles, la localité entière tremble dans un bruit continu de tonnerre. C'est dans cet enfer pourtant que doivent demeurer les soldats chargés de la défense.

Le sous-lieutenant Blanckaert et ses mitrailleurs tiennent toujours près de l'église; ils s'abritent comme ils peuvent et leur impassibilité dans ce bombardement infernal n'est pas un des spectacles les moins impressionnants.

L'artillerie ennemie, toujours avec la même rage sacrilège, vise l'église, qui reste debout; le clocher est à peine touché; des maisons s'écroulent. De temps en temps une explosion plus puissante se fait entendre, quelqu'un déclare alors simplement : « Encore un 42 ». Il est visible que l'ennemi tente, par l'intensité de son bombardement, de rendre nos positions intenable, espérant nous démoraliser.

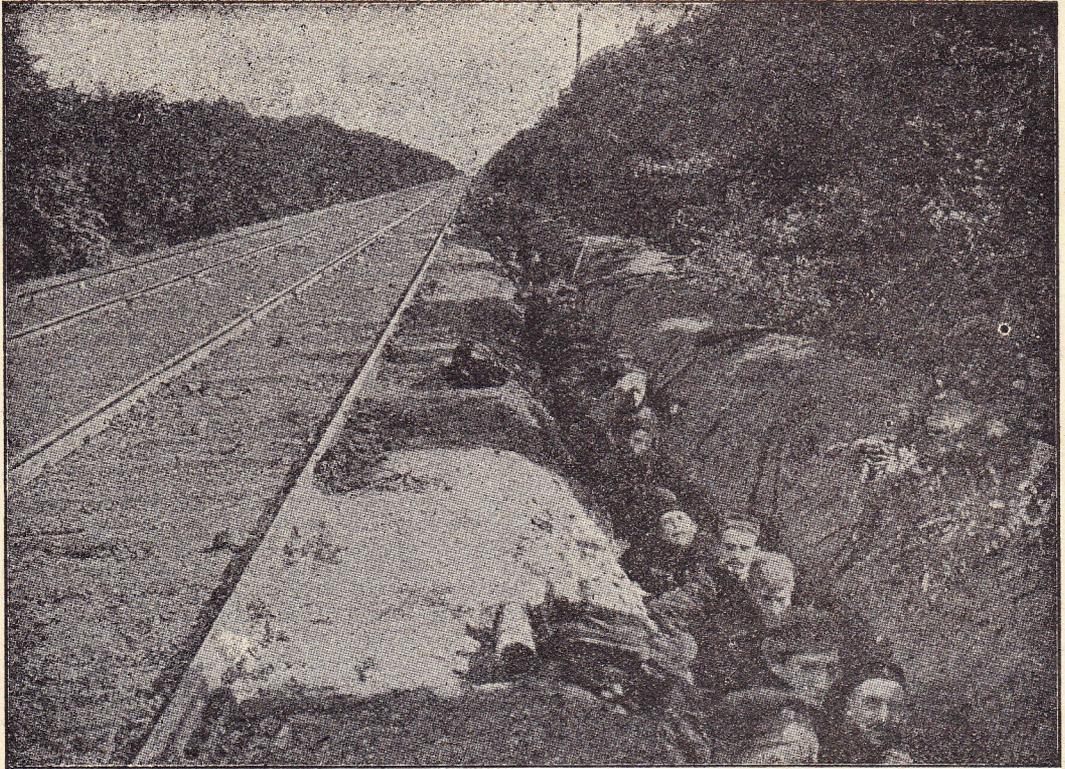
Dans notre pauvre tranchée qui oscille, qui tangué à donner le mal de mer, le spectacle est effrayant. Chaque fois qu'un obus de gros calibre l'atteint, des positions entières s'écroulent, ensevelissant morts, blessés, vivants. Deux, trois, quatre grosses marmites s'y abattent par minute.

Le capitaine du 6e de ligne tombe à mes côtés, l'épaule fracassée. Dans les tranchées, les hommes tiennent bon, malgré l'horrible crispation des nerfs, la soif, le spectacle de leurs camarades déchiquetés, le gémissement plaintif des blessés.

Le sergent-major Demarche est blessé également.

Nos batteries tirent à toute volée. Pourtant elles ont fort à souffrir, car elles sont repérées exactement par les maudits ballons captifs. Des shrapnells brisants, des obus-mines éclatent jusque sur nos pièces; elles sont démolies les unes après les autres et les braves artilleurs gisent à leurs pieds. Horrible! la situation devient de plus en plus critique. En l'absence du capitaine du 6e de ligne qui est évacué, je prends le commandement de la tranchée. Il est 14 heures et demie précises.

Tout à coup, on aperçoit, à 200 mètres en avant du fort, deux hommes, dans le réseau de fils de fer. Pas de doute, ce sont des Boches. Que viennent-ils faire? Leurs



Tranchée belge à Waelhem.

obus ne tombent cependant pas loin d'eux. Soudain, trois salves partent des tranchées du capitaine-commandant A. E. M. Havenith: un Boche tombe, se relève et tombe une seconde fois, l'autre s'enfuit. Un quart d'heure après, il revient accompagné de deux camarades portant un brancard et agitant un drapeau de la Croix Rouge. Pas un coup de feu n'est tiré, le blessé est transporté vers les lignes allemandes.

Le bombardement continue pour diminuer d'intensité vers la tombée de la nuit.

Le commandant du fort, qui avait évacué son ouvrage, profite de cette accalmie pour le réoccuper, mais celui-ci est à peu près anéanti. Le lourd cuirassement d'une coupole de 15 centimètres a complètement disparu, et l'incendie sévit dans les décombres.

Je fais immédiatement ensevelir les morts et emporter les blessés.

Vers 17 heures, je reçois l'ordre du commandant de l'intervalle d'occuper la tranchée de combat avec les deux compagnies. On prévoit une attaque pour cette nuit.

Tout à coup les sonnettes accrochées aux fils de fer tintent; pas de doute, ce sont eux. Au commandement de: « Feu à volonté », les hommes ouvrent un tir nourri sur les réseaux. C'est un feu d'enfer. Les balles coupent les fils et font voler des milliers d'étincelles. Alors, la redoute que tout le monde croit morte s'allume comme un brasier et envoie sur l'assaillant des rafales de mitraille. Les hommes crient déjà victoire, heureux de faire le coup de feu, mais furieux de ne pas apercevoir de Boches.

Il fait un noir d'encre. Impossible de voir à deux mètres devant soi.

Les Allemands, surpris dans leur attaque, ripostent ferme, mais leurs balles passent au-dessus de nous.

Trois quarts d'heure après, tout redevient calme.

De temps en temps, quelques balles ennemies semblent venir s'écraser derrière nous, contre un mur qui n'existe pas. Tout le monde à la même pensée: des balles explosives!

Plusieurs patrouilles sont envoyées fouiller les alentours. Je fais reposer les hommes par moitié.

Manquant presque totalement de munitions, j'envoie la sergent-major Crumphout prévenir le capitaine-commandant Havenith qu'il me faut des cartouches à tout prix. J'ai su après que le sergent-major n'était jamais arrivé.»

L'attaque ennemie avait donc échoué grâce au courage et à la vigilance de nos troupes.

Derrière les lignes la tour de l'église de Duffel brûle ainsi qu'une torche géante. Le génie belge avait jugé sa disparition nécessaire. (1)

Sur d'autres points du front l'action n'est pas moins violente. A Duffel, on voit des soldats s'avancer avec une civière. Au bord du drap mortuaire une main raidie apparaît.

C'est le commandant Nasy. Une balle l'a frappé en plein front.

Nasy avait été grièvement blessé dès le début de la campagne et transporté dans un hôpital. Encore imparfaitement guéri, il voulut retourner au front. Il avait repris sa place dans la tranchée la veille au soir. Quelques heures plus tard, il était tué. Ses soldats durent attendre une accalmie dans le bombardement avant de pouvoir ramener en arrière le corps du vaillant officier.

A 1.200 mètres environ du fort de Duffel, la 8e batterie d'artillerie de forteresse a pris position. Elle essuie une canonnade intense et plus de 200 obus et shrapnells s'abattent sur elle dans un rayon de 50 mètres.

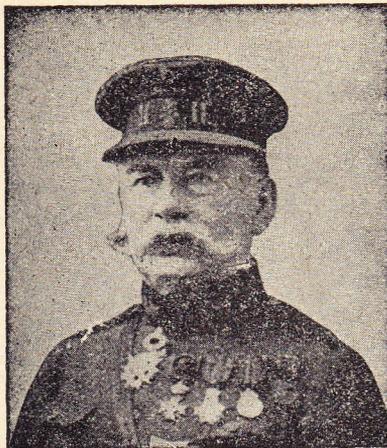
Plusieurs artilleurs sont blessés.

Au commencement de la journée du 2 octobre, la grosse artillerie de l'ennemi reprend son tir d'écrasement. Elle vise les positions à l'arrière de nos troupes. D'au-delà de Waelhem elle attaque la 8e batterie installée près de Duffel. La gare est battue par les pièces allemandes de 9 h. à 11 h. 30 du matin; 250 projectiles tombent dans un rayon de 40 mètres.

Ce tir allongé prouve que les Allemands préparent une attaque.

Bientôt on entend retentir les cris: « Hoch! Hoch!»

(1) Le solide édifice n'a pas disparu complètement et ce squelette imposant et tragique s'élève toujours au-dessus des plaines basses de la Nèthe. (Voir page 387.)



Le général Guiette.

Le commandant Havenith se retire en bon ordre, la compagnie d'Henroz doit suivre le mouvement, tandis que le caporal Deron et une dizaine d'hommes couvrent la retraite.

Les mitrailleuses allemandes fauchent une vingtaine d'hommes de la compagnie d'Henroz. Plusieurs blessés ne peuvent être transportés et restent aux mains de l'ennemi.

Les Allemands s'infiltrèrent de tous côtés et à 10 h. 35 les troupes belges se replient à l'ouest du fort jusqu'à la gare de Duffel.

A 12 h. 55 l'infanterie traverse le pont de la Nèthe. L'artillerie de la 1re division suit à 13 h. 50. L'ennemi est à une distance de 1.500 mètres. Un train vient recueillir les blessés. Un soldat de Gosselies atteint d'une balle dans la tête, meurt après avoir été déposé dans le train et on le décharge. Trois obus coupent les fils téléphoniques et télégraphiques et explosent contre le mur de la gare.

A 8 heures du soir, on fait sauter le pont du chemin de fer.

Le lieutenant Gernaert et le 3e bataillon du génie est chargé de cette mission.

Deux fourneaux de mine avaient été détruits par l'explosion ; on place le troisième dans le remblai de la voie ferrée.

On donne le signal.

Le pont ne saute pas !

Et l'ennemi approche. Il faut se hâter.

Les hommes s'élancent sur le pont, où ils sont accueillis par une pluie de shrapnells.

Le pontonnier Muysshondt découvre la cause du contretemps. Une partie du ballast s'est déplacée par suite du passage de l'infanterie.

Un nouveau signal retentit et cette fois les 600 kilos de tonite accomplissent leur œuvre de destruction. Les pièces de maçonnerie, les blocs de granit, les ferrailles verdues forment un invraisemblable chaos auquel la Nèthe vient se heurter avec un bruit de cataracte.

La 1/I du 2e carabiniers, dont nous venons de décrire les aventures héroïques, est arrivée à Duffel. Le sous-lieutenant Henroz fait un appel général ; 75 soldats manquent : tués, blessés ou disparus.

Il reste deux gradés : Henroz et le premier sergent Coppens. Les survivants se replient sur Linth, déplorant la perte de leurs camarades qui dorment leur dernier sommeil sur le sol natal qu'ils ont si vaillamment défendu.

Le régiment tout entier est maintenant dans ce village, y compris les détachements qui ont luté près de Koningshoyck.

Un sergent, nommé Delobbel, reçoit les félicitations de son chef de corps pour sa belle conduite et sa bravoure. Il avait, au péril de sa vie, sauvé son chef, le commandant Van der Minnen, qui avait été enseveli dans sa tranchée par le bombardement.

Ce sous-officier avait encore un autre exploit à son actif.

La compagnie se trouvait immédiatement entre le fort de Koningshoyck et la redoute de Borsbeek ; les artilleurs d'une batterie de 75, qui appuyaient la tranchée à gauche, avaient abandonné leurs pièces. Et cependant, ces pièces étaient de la plus grande utilité pour contre-battre les pièces allemandes et l'infanterie boche installées à 800 mètres de la position.

Sans hésitation et emporté par son patriotisme, Delobbel, qui savait manier le canon, se présenta pour remettre la batterie en action. Avec trois hommes, dont un artilleur blessé, il gagne la batterie dont toutes les défenses sont bouleversées, et qui n'a plus d'épaule. Sous les feux directs de l'infanterie et des grosses pièces, le sergent Delobbel voulut commencer le tir à 600 mètres avec boîte à balles, mais malheureusement les artilleurs avant de s'enfuir avaient déboulonné les culasses et les tire-feu. Avec les bretelles de leur besace, nos gaillards ouvrirent un feu d'enfer. Malheureusement, exposés au tir de l'infanterie, deux des servants improvisés sont mis hors de combat ; un éclat de shrapnell tue le dernier. Deux pièces sont hors d'usage, qu'importe, notre sous-officier continue seul et les obus tombent dru sur les Boches. Mais bientôt, exténué, canardé à outrance et sa dernière pièce venant d'être démolie, il est obligé de se terrer et ce n'est que dans la soirée qu'il peut regagner la tranchée. Inutile de dire s'il y fut bien reçu !

Tels sont les principaux événements qui se déroulèrent à Wavre-Sainte-Catherine pendant le siège. Nous allons voir maintenant ce qui se passa à Duffel.

DUFFEL PENDANT LE SIÈGE

Le 2 octobre 1914 j'écrivis ce qui suit :

« Toute la Flandre et la Campine ont l'oreille tendue vers Anvers d'où l'on a perçu pendant la nuit de mercredi et la journée de jeudi le bruit d'une violente canonnade.

C'est qu'Anvers, en effet, est notre dernière forteresse, que notre armée s'y est réfugiée et que le cœur de la population belge est auprès de ses défenseurs.

Ceux qui sont loin d'Anvers n'ont qu'une idée fort inexacte de la situation réelle dans la métropole et aux environs.

Ce matin, en allant porter une lettre à la poste, à Hulst, j'ai rencontré une femme entourée d'une auditoire aussi nombreux que sympathique. Elle racontait qu'Anvers était au feu et que des navires de guerre étaient ancrés dans l'Escaut... Elle avait un fils à l'armée et tout en parlant de lui avec effusion, elle exhibait deux balles allemandes... La brave femme n'osait pas l'avouer ouvertement, mais ses timides déclarations nous permettaient de conclure qu'en réalité elle gardait ces cartouches en poche comme des amulettes... car, aussi longtemps qu'elle porterait ces balles allemandes, elle espérait que son fils ne serait pas atteint par une balle ennemie.

Que nos lecteurs ne s'effarouchent pas de ce manque de logique, mais qu'ils songent plutôt aux armoiries de ce cœur de mère, à la surexcitation de ses nerfs, aux souffrances de son âme partagées entre la joie et la crainte... D'ailleurs, la semaine dernière, les journaux annonçaient que le Kaiser possède en guise d'amulette une feuille de trèfle qu'il a héritée de son père.

Où, on se figure que la situation à Anvers est bien plus grave qu'elle n'est en réalité. Pour ma part, je n'ai vu aujourd'hui aucun signe de panique...

Au contraire, ce vendredi a été particulièrement tranquille à Anvers et dans la banlieue. Nous avons fait le trajet, partie en vélo, partie à pied, car depuis midi la circulation des trains de voyageurs était suspendue, mais non à cause du bombardement, car demain nous y irons de nouveau en chemin de fer. Vers midi une femme demanda à un employé de la gare de Saint-Nicolas à quelle heure il y avait un train pour Gand, à quoi le fonctionnaire répondit avec une laconique placidité : « Demain matin, madame, à 2 h. 44. » Je voulus savoir de mon côté, si le train du soir vers Hulst et Terneuzen serait mis en marche. Pour tout renseignement, l'employé me



Le général Lantonnois.

dit : « Je le pense bien ! » Je ne pus en savoir davantage.

La circulation des trains a été limitée pour les pauvres civils que nous sommes à cause des transports militaires et encore pour une autre raison, à ce que je présume.

Il y a encore toujours des milliers de gens qui veulent rendre visite aux soldats, quoiqu'il y ait déjà bien assez de monde à Anvers et que le moment soit assez mal choisi pour importuner les militaires. La suppression des trains est certes la mesure la plus efficace que l'on puisse adopter pour arrêter le trop grand afflux de la population.

Il ne nous reste donc d'autre ressource que d'aller à pied ou en vélo par les routes claires du ravissant pays de Waes. Là, nous avons vu les paysans en pleine activité, tant en dehors qu'à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, comme si la guerre n'était pas déchaînée, comme si l'on n'entendait pas dans le lointain le grondement sourd du canon. C'est à peine si le bruit de la bataille venait troubler le silence presque complet de cette magnifique journée d'automne !

Le soleil inondait de son or le feuillage jauni des arbres majestueux qui font de la grand-route de Gand à Anvers une immense drève. La brise murmurait dans les hautes branches des canadass, dont les habitants du pays de Waes confectionnent des milliers de sabots; et, de fait, à l'intérieur et à l'extérieur de l'enceinte, je vis les sabotiers très occupés, car même en temps de guerre on a besoin de sabots et de plus la guerre épargné la Hollande, qui est le principal débouché de cette industrie.

Quelquefois cependant, des files entières d'autos militaires nous dépassaient, mais même en temps de paix les autos font partie intégrante du paysage, auquel ils n'ajoutent d'ailleurs aucune beauté spéciale.

Jusqu'à ce moment donc, le calme régnait dans le pays de Waes, mais pour combien de temps encore?... La différence en tous cas était frappante avec les scènes que nous avons vues hier aux environs de Willebroeck, de Boom et de Duffel, parmi les hurlements des canons et le crépitement des mitrailleuses.

Des soldats me sommèrent de m'arrêter. Il fallut montrer mes papiers, ce qui fut vite fait.

« Avez-vous des journaux ? » demandèrent-ils ensuite.

Effectivement j'en avais et on dévora les nouvelles, avidement.

On parla du bombardement de la veille, de bombes, d'obus, de shrapnells, de canons de 42 et de 36, de mitrailleuses. Est-ce que tout le monde ne s'intéresse pas à ces choses-là, à présent ?

« Oui, la première fois qu'on voit voler une de ces bombes, cela vous fait une profonde impression, me déclara un des soldats qui avait été dans les tranchées au cours d'un duel d'artillerie. Mais on s'y habitue à la lon-

gue. Et à la fin on s'écriait en les désignant : Voilà un train-bloc. »

A dire vrai, les parents et les amis sont plus préoccupés du danger qui menace les soldats que les soldats eux-mêmes.

Il ne faudrait pas en conclure néanmoins que ces braves sont insouciant, indifférents ou vantards. Non, certes, leur enjouement cache un fond de gravité et la pleine conscience du danger. Mais les Wallons pas plus que les Flamands ne peuvent se départir de leur naturel ni abandonner leur caractère jovial au moment où ils revêtent leur uniforme; malgré toutes les bombes des Allemands, il leur est impossible de prendre des figures d'enterrement.

« Bah ! me dit un soldat qui avait été coupé de son régiment dans un combat près de Termonde et qui cherchait à retrouver le contact, à quoi me servirait-il de gémir ou de me plaindre ? Si je dois recevoir une balle, je l'aurai, et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, ou après-demain, ou la semaine prochaine. Et si je dois en réchapper, je retournerai chez moi, même si je participe à cent combats différents. Ce qui doit m'arriver est inscrit au Ciel. »

Il y a cependant des caractères moins optimistes.

Dans un fort je fis la connaissance d'un sergent qui depuis le début des hostilités ne peut se débarrasser de l'idée fixe qu'il va être tué. Il a dans son porte-monnaie une lettre d'adieu à sa « bonne petite femme », en Wallonie, et tous les hommes de la compagnie savent que lorsque le sergent sera tombé, cette lettre devra être sauvée pour être envoyée à son épouse. Mais ce soldat ne songe pas non plus à murmurer contre le sort.

« C'est nécessaire, me dit-il, la Belgique a été attaquée, ravagée et martyrisée, et tous nous devons faire tout notre devoir. »

O, ce sentiment du devoir, à quelles mystérieuses profondeurs il est ancré dans l'âme de notre peuple ! Et à tout bien considérer, n'est-ce pas une pensée encourageante de pouvoir se dire : « Nous luttons pour notre liberté, pour notre indépendance et nous ne sommes pas responsables de cette horrible guerre. »

Arrivé près de la première ligne de défense, je constatai une fois de plus qu'Anvers est solidement défendu. Les Allemands se trouvent ici non seulement en présence d'une forteresse, mais devant un camp retranché — Waelhem, dont on parle tant en ce moment, est situé à 20 kilomètres environ de la ville. Que l'on se représente un peu ce redoutable cercle de forts ! Oh ! les Allemands devront amener encore bien des troupes avant de pouvoir investir Anvers !

Les forts situés du côté du pays de Waes n'ont pas encore dû tirer un seul coup de canon. Jusqu'à présent la lutte a été circonscrite au sud et à l'est.

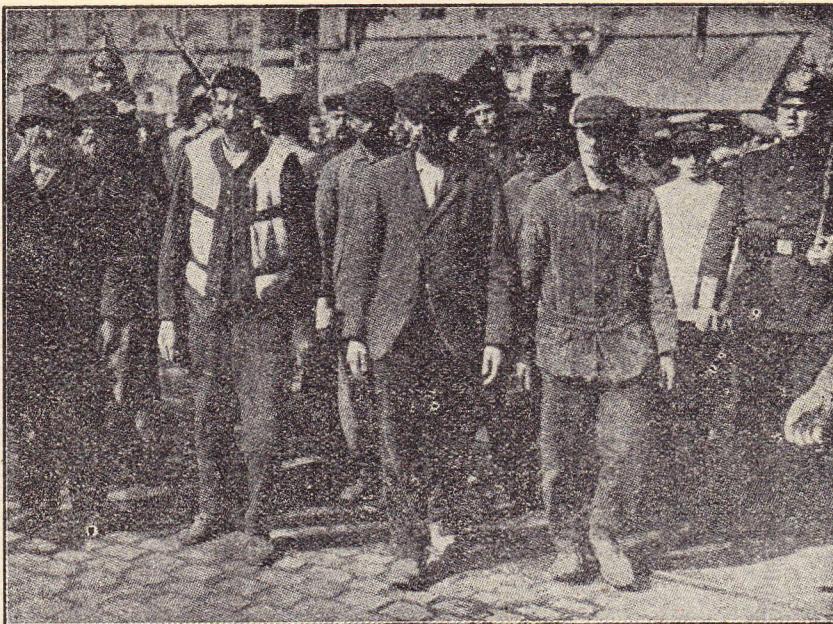
Aujourd'hui, l'artillerie s'est tue. « Pourquoi sont-ils si fainéants là-bas, me demande un soldat qui avait la figure encadrée d'une barbe inculte et portait une capote couverte de larges taches de boue. Est-ce qu'ils attendraient des renforts ? Ou bien, sont-ils peut-être occupés à enterrer leurs morts, car hier il en est tombé un grand nombre. »

Oui, il régnait ce jour-là un calme étonnant. On s'est battu cependant la nuit de jeudi à vendredi, comme les télégrammes nous l'ont appris.

Les Allemands veulent franchir l'Escaut à Termonde, afin de pouvoir sans doute s'emparer de Saint-Nicolas et d'isoler Anvers de Gand du côté de l'ouest. Les Belges avaient fait sauter le pont et empêché l'ennemi d'en construire un nouveau. Ce qui était resté debout à Termonde après l'incendie allumé par les Allemands a été rasé également; l'ennemi retranché dans les ruines de la ville attaqua les Belges qui ripostèrent énergiquement et maintinrent leurs positions sur la rive gauche.

Au sud de Waelhem les assiégeants se risquèrent jusqu'en dehors de Malines, mais ils furent repoussés par un feu bien dirigé... et les Belges sont toujours dans les tranchées conduisant au fort, animés d'un courage superbe.

La lutte fut encore plus acharnée vers l'est, où les Allemands entreprirent une attaque d'infanterie sur l'intervalle du fort de Koningshoeyck. Les Belges se jetèrent



Belges condamnés à mort.

sur les Allemands à la baïonnette et les repoussèrent.

Serait-ce pour venger leur défaite que les Allemands commencèrent à bombarder Lierre vendredi matin à 9 h. 15 ? Heureusement la population a abandonné la ville. Et cependant on a le cœur oppressé quand on songe au svelte beffroi de Lierre, à son pieux béguinage et à sa grande collégiale au merveilleux jubé.

Et maintenant nous voici au cœur de la position : Anvers. J'ai beau faire, jamais je ne puis me défendre d'élever mes regards vers cette superbe tour de la cathédrale qui nous est si chère à tous et qui, plus que jamais, est un symbole de fierté et de force.

Des journaux allemands ont annoncé qu'il sert de poste d'observation... Non, mille fois non, la tour ne peut pas remplir un rôle militaire. Il nous reconforte, cet héritage de nos ancêtres, malgré le péril qui menace Anvers, mais il n'a pas été mêlé à la guerre.

La Furie espagnole et la Furie française l'ont épargné, de même que le duc de Parme en 1584 et Chassé en 1830. Quoi qu'il puisse arriver maintenant, malheur à celui qui oserait le mutiler !

La ville aussi était tranquille ce vendredi. Les habitants se promenaient dans les rues et lisaient les journaux avec avidité.

À quatre heures un remous se produisit dans la foule, car un taube était apparu au-dessus de la ville. On aperçut d'abord l'avion comme il survolait l'hôtel Weber, puis il prit la direction de l'avenue des Arts. Bientôt il fut entouré de petits nuages blancs et des bombes explosèrent. Une auto-mitrailleuse se mit à canarder l'aéroplane.

Les milliers de spectateurs suivaient le spectacle avec une émotion anxieuse.

Pendant quelques instants un profond silence se fit.

Puis des cris retentirent :

« Ça y est ! » Oui, il est tombé » « Il capote, il va tomber. » « Non, le voilà qui repart. »

Je ne saurais pas dire comment il s'y prit, mais le fait est que le taube disparut.

Après cet intermède, le calme renaît au sein de la foule qui reprend sa promenade. On reste dans l'attente des événements et on ne s'explique pas pourquoi la journée a été si paisible.

Et à huit heures on retourne tranquillement chez soi... pour rentrer dans la cave... Anvers est plongé dans l'obscurité... mais la lune se lève et répand les rayons magiques de sa lumière argentée sur les toits, sur les arbres des avenues, sur le fleuve... et aussi sur la majes-

teuse flèche de la cathédrale, qui paraît se dresser plus impressionnante que jamais au-dessus de la dernière trace forte de la Belgique.

Maintenant le silence règne partout, un silence étrange... Et cependant, la nuit cache tant de destructions et de ruines ! Mais il y a des exceptions. Des flammes dévorent l'église de Duffel, consomment ce qui reste des fermes ravagées par les projectiles.

Et ces lueurs dans le lointain montent et descendent, comme des feux follets, au-dessus du champ de bataille où s'est accomplie la plus grande œuvre de destruction, au-dessus du champ de carnage.

Des ambulanciers ramassent les morts, creusent des fosses... et de nouveau des centaines de soldats — qui en connaît le nombre ? — sont confiés pour toujours à la terre de ce pays, qui ne voulait pas la guerre et qui n'a jamais formé des plans de conquête.

Le siège d'Anvers, ces mots sonnent d'une façon si lugubre... et cette nouvelle est si émouvante.

Les communes qui ont le plus souffert sont Lierre et Duffel.

L'église de Duffel brûle comme une torche, ainsi que nous l'avons dit, et la tour ne peut tarder à s'effondrer. Le village de Waelhem, à une demi-lieue du fort, n'est qu'un amas de décombres. À Lierre, quantité de maisons détruites.

On conçoit sans peine que ces localités et bien d'autres des alentours sont quasi complètement dépeuplées.

Aujourd'hui nous avons vu l'un des plus tristes cortèges que l'on puisse s'imaginer. Des hommes, des femmes et des enfants, chargés comme des bêtes de somme, se dirigeaient vers la ville. Et dans le nombre il y avait des vieillards et des malades, et des impotents que l'on transportait sur des brouettes et des charrettes... Beaucoup pleuraient, car hélas ! il faut abandonner tant de choses... Des gens aisés sont devenus aujourd'hui pauvres comme Job. Des malades, ébranlés jusqu'au fond de l'âme par ces effroyables événements, ont déjà un avant-goût de la mort... Mais la pensée de tous, leur unique préoccupation est de fuir ces bombes qui planent au-dessus de leurs têtes, ces balles meurtrières que les obus projettent par milliers, de s'éloigner des canons qui hurlent, des flammes qui crépitent et de ces scènes insupportables de destruction et de mort...

Et d'Anvers ils vont plus loin. Le bateau de service du « Telegraaf » part quasi bondé chaque matin. Des navires emmènent les réfugiés en Angleterre. Un grand nombre d'entre eux atteignent à pied la Flandre Zélandaise.



Debarquement des Anglais en route pour Anvers.

Et à Anvers les blessés affluent, constamment... pauvres gars héroïques, dont certains sont horriblement mutilés, tous exténués, vaincus par les fatigues de la bataille, noirs de poudre et de poussière.

La tour de Duffel qui brûle comme une torche géante éclaire la plaine alentour, effroyable symbole de la guerre destructrice et sans pitié.»

Voilà ce que j'écrivais le 2 octobre. A ce moment nous étions convaincus que le siège d'Anvers ne pouvait s'exécuter sans un investissement complet de la place, et dès lors, la conclusion s'imposait que les troupes allemandes allaient cerner également la ville à l'est, à l'ouest et au nord.

Les désillusions devaient se suivre rapides et terribles. Et, en effet, les paysans du pays de Waes, qui continuaient leur besogne accoutumée et les paisibles promeneurs de la grande ville commerciale ne se doutaient pas que la fin fût si proche.

Duffel était un des centres principaux de cette lutte formidable. Déjà nous avons eu l'occasion d'en parler au moment où la population de Malines vint s'y réfugier.

Un détachement du génie veillait près du pont, tandis que d'autres de la même arme étaient chargés de construire aux environs toutes sortes d'ouvrages défensifs.

Les hommes du génie qui ont vécu ces journées effroyables n'en perdront pas facilement le souvenir. On travailla fébrilement du matin au soir et la tâche terminée, des soldats, épuisés de fatigue, se laissaient tomber sur leur lit de paille.

Il fallut aussi s'occuper des travaux d'inondation, car on voulait essayer de mettre la vallée de la Nèthe sous eau pour empêcher les Allemands d'avancer sur ce point. Mais le plan échoua. On pratiqua une brèche dans la digue, mais le courant de la rivière est trop fort à cet endroit et on ne parvint pas à le maîtriser. La brèche devint très large et l'eau qui inondait la vallée à

marée haute rentrait dans le lit de la rivière à marée basse. Des taubes suivaient ces opérations.

Un ingénieur du génie a écrit à ce sujet dans son livre : « Siège et chute d'Anvers » : « Les mesures prises pour faire sauter des digues du Rupel et de la Nèthe n'a pas produit l'inondation que certains avaient escomptée. Les rives des deux cours d'eau n'étaient recouvertes que sur une profondeur de quelques mètres; de sorte que la plus grande largeur du terrain inondé, et encore à des endroits déterminés, ne comportait pas plus de 400 mètres. »

Le dimanche 27 septembre une partie de la population de Duffel quitta le village. Les préparatifs de l'artillerie allemande, dirigés contre les forts de la première ligne, permettaient de prévoir ce qui allait se produire et bien des personnes, instruites par les scènes épouvantables dont les Malinois leur avaient donné le spectacle, jugèrent prudent de se retirer en temps utile.

Le 29 septembre, les premiers shrapnells éclatèrent dans le voisinage de la haute tour de Duffel ainsi que près de la fabrique de papier, située en dehors du village, l'ennemi croyant sans doute que les gros blocs de pâte de la papeterie étaient des engins de défense.

Puis le bombardement du village devint plus violent. Une femme avait été tuée, beaucoup d'habitants se décidèrent à quitter la commune. Peu après la population presque tout entière abandonna ses foyers et il ne resta plus guère que les 600 aliénées de l'établissement situé près de l'église.

On paraît avoir oublié ces pauvres femmes.

Le mardi la maison communale est atteinte par le feu ennemi et l'état-major du troisième secteur dont le siège est établi dans cet édifice, part le même soir pour Linth. La gare la plus proche est celle de Confich. (Casernes), où règne une grande activité.



L'église détruite de Visé.

Est-ce que vraiment on oublie les pensionnaires de l'asile des aliniées ? Les six cents malheureuses femmes sont réfugiées dans les caves. Les obus sifflent au-dessus du village et éclatent avec un fracas effroyable.

Des toits s'écroulent ; des incendies se déclarent.

Le directeur spirituel et le docteur de l'asile se rendent à Anvers pour réclamer du secours. Il est impossible, en effet, d'obliger ces malheureuses à faire le trajet à pied.

Enfin l'aide tant désirée arrive. Un train est dirigé vers Duffel, mais il ne va pas jusqu'à la gare où il serait exposé au bombardement. Il s'arrête dans les champs près du viaduc, où il est protégé par la digue.

Il faudra donc encore aller à pied jusque-là ? Et le cortège poignant se met en route au milieu de l'horrible canonnade. La plupart des pensionnaires se laissent conduire bénévolement. Quelques-unes s'amusent de ce concert épouvantable et dirigent gaiement leurs regards vers le ciel. D'autres semblent ne rien comprendre à ce qui se passe autour d'elles. Quelques-unes ont dû revêtir la camisole de force et il en est enfin que des civils ou des soldats portent sur le dos, et qui essaient à résister, tout en poussant des cris lamentables.

Quel lugubre défilé !

Enfin on arrive sans encombre jusqu'au train. L'embarquement se fait avec ordre. Et le triste convoi s'ébranle. On transporte les aliniées à la colonie d'Hoogstraeten, dont un des bâtiments était devenu libre.

Des colonistes (vagabonds, etc.) étaient partis pour le front. D'autres avaient été renvoyés après avoir reçu un passeport. Un grand nombre d'entre eux partirent en groupe, pour la Hollande, d'où ils furent ramenés en Belgique, où ils errèrent misérablement.

Quoi qu'il en soit, leur départ avait fait de la place dans les bâtiments de l'Etat et les pensionnaires de Duffel furent hospitalisées au château, l'ancienne résidence seigneuriale des familles de Lalaing et Salm-Salm.

Une superbe drève conduit de la magnifique église d'Hoogstraeten, si remarquable par sa tour élancée, vers le château.

Me trouvant un jour à Hoogstraeten, j'en profitai pour rendre visite au château. Dans la salle d'attente je ren-

contrai une femme, qui était occupée à faire briller le cuivre des portes.

Et la conversation s'engagea.

« Beau temps... »

« Oui, aujourd'hui il fait bon... Nous pouvons fort bien nous passer de la pluie. Ah ! pourvu que nous puissions vite rentrer chez nous ! »

« A Duffel ? »

« Non, non... je vais habiter en Hollande. Par ce temps de guerre il ne fait pas bon demeurer en Belgique. Madame Franzen est morte aussi. Je ne sais comment on va faire pour l'enterrer. Edouard aura bien le bon esprit de m'écrire. Non, ne me parlez pas de cette guerre. Oui, j'ai vu emporter Madame Franzen. Je ne veux pas rester en Belgique. Pourvu qu'Edouard vienne me chercher. Cette guerre ne nous vaut que des misères... »

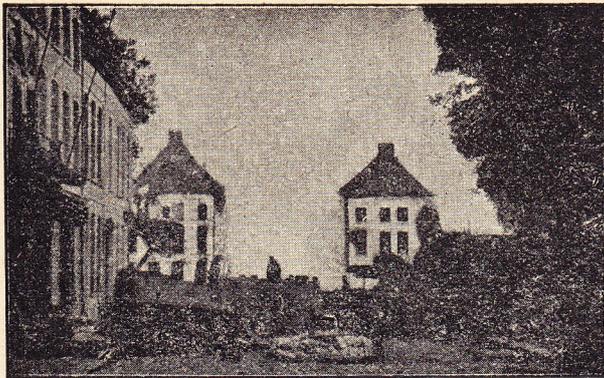
Et tout en prononçant ces phrases sans suite, elle continuait bravement sa besogne. Et ses paroles nous frappèrent, car la pauvre femme était elle-même une victime de la guerre...

Et on nous raconta qu'il y avait beaucoup de femmes dans le même cas, des veuves de soldats tombés à l'ennemi qui, après avoir attendu longtemps des nouvelles dans une douloureuse anxiété, n'avaient pu supporter le poids de la terrible nouvelle ; des femmes, qui ont souffert toutes les affres d'un bombardement ; des mères, minées par l'inquiétude au sujet de leurs enfants ; des femmes incapables de se faire à l'idée d'une ruine subite, après une vie de labeur et d'économie. Oui, la guerre a jeté le désarroi dans bien des cerveaux. Et ce n'est pas seulement ici qu'il y a ce qu'on pourrait appeler des aliénés de guerre, mais ailleurs aussi : des femmes, notamment, qui ont vu assassiner leur mari ou qui l'ont perdu dans la bataille... La culpabilité de l'Allemagne ne se borne pas aux villes ravagées, aux champs de bataille, aux opérations navales.

Les souffrances provoquées par l'affreux militarisme prussien se rencontrent aussi dans ces endroits paisibles, que les étrangers visitent rarement.

Il y a tant de malheurs irréparables.

L'asile de Duffel est encore en ruines et la mère su-



Barricades anglaises à Lierre.

périure me déclare qu'on ne peut songer pour le moment à le reconstruire.

Mais retournons à Duffel, au mois d'octobre 1914.

Une sentinelle est postée au pont du chemin de fer. Pendant la nuit du 30 septembre au 1er octobre elle a dû essuyer constamment les coups de feu des Allemands.

La gare est un des points de mire de l'ennemi. Et il y a pour cela plus d'un motif. Cette gare, en effet, se trouve presque dans le champ de tir de l'une de nos batteries à gauche et de deux autres à droite. Derrière le bâtiment un de nos ballons captifs observe l'ennemi. De plus, un train blindé s'avance de temps en temps pour bombarder l'ennemi.

« La part prise à la défense d'Anvers, écrit Powell, par le fameux train blindé, construit, sous la direction du lieutenant Littlejohn, dans les chantiers de la compagnie anversoise d'Hoboken, ne fut pas mince. Ce train se composait de quatre fourgons à charbon avec parois blindées assez hautes pour protéger les desservants des canons de marine de 47, dont six étaient arrivés d'Angleterre, mais dont on n'eut le temps d'en monter que quatre ; et entre chacun de ces fourgons s'intercalait un wagon à marchandises également cuirassé et réservé aux munitions. Le tout attelé d'une petite locomotive à armure d'acier, elle aussi.

Les canons étaient desservis par des artilleurs belges que commandaient des officiers anglais, et chaque fourgon d'artillerie convoyait, en outre, un détachement d'infanterie, en prévision de combats à courte distance. Personnellement, j'incline à croire que le principal mérite de cet engin d'un nouveau genre fut d'apporter un encouragement moral à la défense, car ces canons, bien que beaucoup plus puissants, certes, que n'importe lesquelles des pièces belges, étaient tout à fait inférieurs, tant en portée qu'en calibre, à l'artillerie ennemie. Les officiers allemands que j'interrogeai à ce sujet, après l'occupation, m'assurèrent que le feu de ce train blindé ne les avait pas sérieusement inquiétés et ne leur avait infligé qu'un dommage très relatif. »

C'est par Duffel également que les Belges firent passer le train dénommé « train sauvage » qui bombardait les lignes allemandes. Nous reproduisons à ce sujet le récit d'un soldat ennemi :

« Ce matin, 27 septembre, dès l'aube, nous fûmes réveillés par le sifflement aigu d'une locomotive, qui ne voulait pas se taire ; bientôt après nous nous aperçûmes que les Belges avaient entrepris une attaque contre notre train chargé de transporter le matériel nécessaire à l'installation de l'artillerie de 42 cm.

Un avion, qui avait survolé nos lignes la veille, avait probablement signalé la nouvelle de ce transport à Anvers.

En vue d'entraver la mise à pied d'œuvre de notre matériel, l'ennemi avait lancé, pendant la nuit, quatre trains sans machiniste, mais le plan échoua par suite des mesures prises la veille au soir par la compagnie de chemin de fer. A deux kilomètres environ du lieu de déchargement on avait placé au milieu des rails des traverses qui firent dérailler les trains sauvages. Je pus vi-

siter les lieux au cours d'un service de patrouille. Les locomotives au nombre de quatre et les wagons remplis de sable et de gravier formaient une formidable masse de ferrailles tordues, de débris de bois et de pierres. »

Oui, ce fut une lutte terrible qui était engagée près de Duffel et nos soldats y furent soumis à une rude épreuve. Nous avons vu, à propos des opérations que eurent lieu près de Wavre-Sainte-Catherine, qu'ils étaient réduits à l'impuissance vis-à-vis de l'artillerie ennemie, des canons monstres et surtout les mortiers de 42 cm. les grosses Berthas, comme les Allemands les appelaient.

Von Beseler compait encore sur une autre arme, celle de la séduction. Le premier octobre des aviateurs allemands jetèrent dans nos tranchées des proclamations, dont voici les passages saillants :

« Soldats belges !

Votre sang et votre salut entier, vous ne les donnez pas du tout à votre patrie aimée ; au contraire, vous servez seulement l'intérêt de la Russie, pays qui ne désire qu'augmenter sa puissance déjà énorme, et avant tout, l'intérêt de l'Angleterre, dont l'avarice perdife a fait naître cette guerre cruelle et inouïe. Dès le commencement, vos journaux payés de sources françaises et anglaises n'ont jamais cessé de vous tromper, de ne vous dire que des mensonges sur les causes de la guerre et sur les combats qui ont suivi, et cela se fait encore journellement....

Chaque jour de résistance vous fait essayer des pertes irréparables, tandis qu'après la capitulation d'Anvers vous serez libres de toute peine.

Soldats belges, vous avez combattu assez pour les intérêts des princes de la Russie, pour ceux des capitalistes de l'Albion perfide. Votre situation est à en désespérer.

L'Allemagne, qui ne lutte que pour son existence, a détruit deux armées russes. Aujourd'hui aucun Russe ne se trouve dans notre pays. En France, nos troupes se mettent à vaincre les dernières résistances.

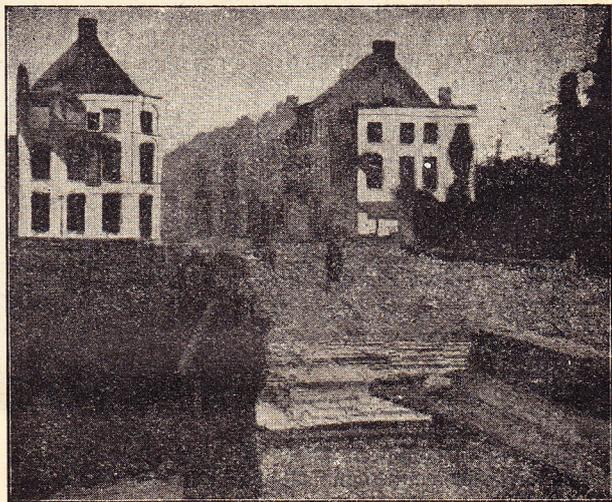
Si vous voulez rejoindre vos femmes et vos enfants, si vous désirez retourner à votre travail, en un mot si vous voulez la paix, faites cesser cette lutte inutile et qui n'aboutit qu'à votre ruine. Puis vous aurez bientôt tous les bienfaits d'une paix heureuse et parfaite.

VON BESELER,

Commandant en chef de l'armée assiégeante. »

Cette séduisante proclamation était datée de Bruxelles, premier octobre.

Elle prouvait à coup sûr que von Beseler était fort mal informé de l'esprit qui animait la nation et l'armée. Sans doute les soldats lisaient très peu les journaux, mais par contre ils voyaient les destructions systématiques des villes et des villages, les fermes incendiées, les cadavres des malheureux habitants, des femmes et des enfants massacrés sans pitié ; ils savaient pour en avoir été témoins eux-mêmes, que l'ennemi tirait sur la Croix-



Pont détruit par les Anglais à Lierre.



La Grand'Place de Liège. La maison à pignon, à droite, était le siège de l'état major belge.

Rouge, qu'il maltraitait et achevait les blessés. Ils avaient appris le martyre enduré par des officiers, comme le capitaine Knapen, lâchement assassiné à Orsmael-Gussenhoven, et sur toutes les routes ils rencontraient chaque jour les tristes cortèges des fugitifs qui maudissaient les Allemands pour tous les méfaits et les atrocités commis dans ce petit pays qui ne leur avait fait aucun mal et où ils s'étaient frayé un chemin par le pillage, l'incendie et le meurtre.

Von Beseler pouvait conquérir Anvers grâce à la supériorité de son artillerie et à la masse inépuisable de ses munitions, mais non par des offres alléchantes. Et, en fait, il évita le plus possible les corps-à-corps avec nos troupes héroïques.

Le sort de Duffel était étroitement lié à celui des forts qui l'entouraient. Nous avons vu comment celui de Wavre-Sainte-Catherine fut réduit en ruines et dut être abandonné par ses défenseurs. Pendant toute la guerre les habitants des environs et, à plus forte raison, ceux de contrées plus éloignées n'apprirent que peu de chose au sujet de l'armement et de la résistance de ces ouvrages. C'est pourquoi nous allons fournir sur certains d'entre eux quelques détails que l'on ne trouve pas dans les communiqués officiels.

Le moment est tout indiqué pour rendre compte d'une visite qui a été faite par quelques journalistes au fort de Wavre-Sainte-Catherine, quelques semaines après la libération du pays.

Il était midi lorsque le groupe dont nous faisons partie, débarqua à Malines.

Là se joignit à nous le major Renaux qui nous parla avec une émouvante simplicité d'abord du fort de Waelhem, qui se trouvait sous les ordres du commandant Dewit et ensuite de son propre fort, qui eut une fin si tragique.

Le fort de Waelhem, en y comprenant les glacis, se développait sur un espace de 30 hectares environ. Il affectait la forme d'un trapèze, dont la base, située à l'arrière, s'appelle front de gorge, et le côté antérieur, face à l'ennemi, se nomme front de tête. L'ouvrage étant fait pour résister contre une attaque de toutes parts,

devait avoir des canons braqués dans tous les sens. C'est à quoi servent les caponnières et les coupoles. Ces dernières sont à rotation, c'est-à-dire qu'elles tournent et permettent de tirer dans toute direction choisie, et parfois à éclipse, c'est-à-dire s'élevant pour tirer, et rentrant en place aussitôt la bordée partie. Les caponnières, au contraire, sont fixes, et les meurtrières qui y sont pratiquées devant la gueule des canons, ne permettent d'ouvrir le feu que dans un angle restreint.

Au fort de Waelhem, il y avait une caponnière de 4 canons au milieu et en avant du front de tête, une autre au milieu du front de gorge, en outre une demi-caponnière de 2 canons à chacun des saillants 2 et 3. Cela donne au total 12 canons de 12 cm., portant à 6.000 mètres. Ce « flanquement », destiné à balayer les abords du fort, était complété par 4 coupoles à éclipse, contenant chacune un canon de 5.7 d'une portée de 3.600 mètres.

Enfin, pour le tir plus éloigné, il y avait les plus fortes pièces, soit 4 canons de 15, tirant à 8.400 mètres, et disposés en deux couples sous deux coupoles, placées au front de tête, un peu plus haut que les petites coupoles.

Ainsi l'armement total se composait de 20 canons de petit et de moyen calibre, abrités dans deux caponnières, deux demi-caponnières et 6 coupoles.

Au centre du trapèze se trouvait une caserne servant de logement. Autour et à l'extérieur du trapèze courait un fossé d'une cinquantaine de mètres de largeur sur 2 m. 50 de profondeur, et autour du fossé plein d'eau se trouvait le glacis, descendant en pente douce vers la campagne.

Le fort de Waelhem, d'un type plus ancien que celui de Wavre-Sainte-Catherine, résista plus longtemps, parce que ses coupoles et ses caponnières étaient disséminés sur un espace plus étendu, tandis que les forts de date récente offraient à l'ennemi une cible plus concentrée.

Vu de l'extérieur, le fort de Waelhem paraît avoir peu souffert, mais aussitôt qu'on y entre, on y remarque de terribles ravages.